

---

« Des sources de la guerre à la stratégie nucléaire. »

André Dumoulin

*Études internationales*, vol. 23, n° 3, 1992, p. 637-646.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/703050ar>

DOI: 10.7202/703050ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# LIVRES

## 1. Études bibliographiques

### **Des sources de la guerre à la stratégie nucléaire\***

André DUMOULIN\*\*

Les bouleversements géopolitiques auxquels nous assistons aujourd'hui posent avec acuité le devenir des stratégies militaires. Trois ouvrages récents s'y sont attelés dont celui, brillant et très érudit d'Alain Joxe qui a pris le détour stimulant de l'interprétation historique apte à guider la compréhension du système contemporain de la guerre et de la paix.

#### **I – Le miroir historique**

Pour Joxe, Maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, «la relation entre le formalisme de la stratégie nucléaire et les enjeux et conflits réels devient de plus en plus mince, tandis que, sous nos yeux, le poids de l'histoire tout entière reprend son importance comme matrice des forces morales et des invariants éthiques qui continuent de guider la politique des peuples.»

L'auteur a cherché à comprendre par l'histoire ancienne de l'Occident quels éléments archaïques de l'expérience humaine continuent de dominer la période écoulée de 1945 à 1990. Il veut se servir de l'histoire antique pour éclairer les conduites de l'humanité à l'ère électronique, son ouvrage étant un voyage aux sources du désordre et de la violence.

---

\* JOXE, Alain. *Voyage aux sources de la guerre*. Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 443p.

GÉRÉ, François (sous la direction de). *Les lauriers incertains. Stratégie et politique militaire des États-Unis 1980-2000*. Paris, Fondation pour les Études de Défense nationale, 1991, 403p.

HARLE, Vilho and SIVONEN, Pekka (Ed.). *Nuclear Weapons in a Changing Europe*. London and New York, Pinter Publishers, 1991, 210p.

\*\* *Attaché de recherche à l'Institut européen de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (GRIP), Bruxelles.*

*Revue Études internationales, volume XXIII, n° 3, septembre 1992*

Dans une première partie, l'auteur pose le problème de l'existence actuelle d'une véritable civilisation de l'objet militaire, avec un surdéveloppement de la branche armement. «Le désarmement nucléaire et le passage à l'ère de la précision informatisée peuvent manifester qu'on se prépare de nouveau à faire des guerres».

Pour dominer ce qui semble toucher aux limites objectives de la rationalité de la guerre, il faut explorer les sources de la guerre et répondre au pourquoi du génocide, au pourquoi de la bipolarité, au pourquoi pas la paix et au pourquoi de la course aux armements.

Alors que le génocide procéderait d'une hypertélie de la guerre, «le surarmement nucléaire permet d'ajouter à la logique machiavélienne, hobbesienne et clausewitzienne des États en paix la polarité paroxystique des alliances en guerre». Soulignant le mauvais état de la problématique de la paix, Alain Joxe souhaite relancer des études transdisciplinaires, soutenu matériellement par le pouvoir politique et réalisées uniquement par cette communauté des clercs qu'est l'université.

Comme toute démarche sociologique, il faut faire parler l'Histoire, «regarder en face l'invention de la guerre, pour en démontrer la naïve beauté, puis s'en défaire». Et pour Alain Joxe de refuser à la course aux armements contemporaine et à la guerre nucléaire leur caractère de phénomène normal au sens durkhémien du terme.

Devant le désordre du monde, l'auteur considère qu'il manque une «théorie du désordre qui soit propre aux sciences sociales et qui saisisse la société autrement que par des métaphores». Et de citer les théories d'extinction de civilisations – le perturbateur (Arnold Toynbee), l'hétérogénéité et le déchirement des systèmes d'échelle spatiale et du temps (Anderson), le leadership par le contrôle des moyens militaires (Modelski et Thompson), le changement du centre de l'économie-monde (Wallerstein) et les échelles de compulsion sociale (Mann).

Avec ce droit à l'errance d'un sociologue devenu voltigeur, Joxe, en franc-tireur, doit, néanmoins, se donner quelques principes.

## II – La tactique du voltigeur critique

Pour mener son enquête sur la guerre, il s'oblige à s'appuyer sur une série d'interrogations et de pistes. Il faut partir de la menace de mort en intégrant la possibilité d'une métamorphose, d'une mutation de l'agent de sécurité, des changements d'échelle de domination des Empires et de l'apparition et de la disparition de l'État. Mais aujourd'hui l'activité hiérarchisante de l'humanité post-industrielle paraît l'orienter vers la destruction et la mort massive ou sélective. Usant d'un néologisme transféré du vocabulaire de la thermodynamique – la «néguentropie» (ce qui s'oppose à la désagrégation) – Alain

Joxe constate que le code de conduite dans lequel la violence jouait un rôle positif fonctionne dorénavant comme un code produisant globalement de l'entropie. «Autrement dit, le code violent et hiérarchisateur qui est supposé créer de l'ordre est en train d'organiser la destruction». Mais l'État n'est pas l'acteur spécifique de la guerre, les «affrontements se font en général entre acteurs hétéroclites et inégaux», entre unités combattantes ; tandis que «le but de guerre n'est pas toujours un but d'État» même si c'est toujours un but politique.

Il est aussi indispensable d'effectuer un balayage des échelles afin de localiser les appareils militaires hétérogènes par une visée sur l'espace-temps à la manière du géographe Yves Lacoste ou par une visée sur l'institué, en hiérarchisant les organisations tout en cherchant leurs articulations transorganisationnelles. Puis, en suivant les cheminements de Deleuze et Guattari, Joxe rejette l'application psychanalytique à la violence politique comme exemple d'une approche de la transscalarité fausse de la guerre. Mais pour comprendre la guerre, il faut privilégier la genèse des phénomènes. L'auteur s'y attelle en décrivant les représentations traditionnelles – celles d'Empédocle d'Agrigente, Héraclite d'Ephèse, Chrisme constantinien, Parménide, Abellio, Morazé) – qui toutes proviennent du sénaire, sorte de roue à quatre rayons. Ces représentations deviennent les outils pour la critique stratégique de l'ensemble des croyances actuellement en vigueur. Puis, comme Carl Schmitt, il faut rechercher les critères d'actions qui entretiennent entre eux des rapports de voisinage : critère du politique et la distinction ami-enemi, critère du religieux avec la distinction «salut-perdition», critère de l'économique avec la distinction stock-flux et critère du militaire ou la distinction «dessus-dessous» qui s'établit dans le combat et s'étend par la menace. En organisant ses critères d'action de Schmitt sur les «moments du rapport des forces de Gramsci», Joxe tente de dégager un système de représentations pour la mise en forme de l'État-guerre.

### III – De Sumer à Rome

C'est dans une deuxième partie intitulée *les Inventions de la guerre* qu'Alain Joxe nous entraîne dans un fructueux voyage à travers l'histoire ancienne et analyse comment les cinq empires de Sumer, d'Égypte, de Chine, de Grèce et de Rome ont agi pour contenir ou repousser le «monde barbare» fait de tribus non développées. Pour Sumer, l'Égypte et la Chine, trois questions dominent : la question de la forme du bassin fluvial – car le «modèle primitif de toute stratégie est la conduite rationnelle à l'égard des eaux et de la terre en fonction des inondations et de la sécheresse» – la question de la position de départ de la civilisation et celle de la localisation de la barbarie.

Les civilisations sont nées de ces interrogations et c'est dans les réponses qu'elles lui ont apportées que s'est ébauché le modèle primitif de toute stratégie. Examinant la phase de genèse et la phase d'expansion de ces pays

fondateurs de civilisation tout en révélant les similitudes et la formation du pouvoir de guerre, Alain Joxe cherche à montrer combien les phases classiques d'évolution des empires traditionnels se retrouvent de nos jours dans l'histoire de la confrontation entre les deux Grands. Et la désintégration de l'URSS n'éliminerait pas ces analogies au niveau des représentations de la peur, de la menace et de la violence avec le monde du passé.

Si Sumer est passé de la sécurité par la fortification à la sécurité par la conquête, «la divinisation de l'économie égyptienne soumise à la divinisation du pouvoir militaire mésopotamien conduit à l'absolue créativité de la guerre». En Chine, «il y a humanisation de la légende sociale, politique et militaire et relégation de la guerre au rang de recette de cuisine, tragiquement décisive pour la vie et la mort des princes, mais subalterne, pour la voie de la sagesse du non-faire taoïste comme pour le système confucéen des rites». Le temps y était acteur de l'action stratégique.

En Grèce, l'armée, identifiée à la Cité organise le champ de bataille devenu le lieu où se cimente l'entente politique interne. Quant à l'entreprise romaine de conquête, elle provient généralement de la suspension de la guerre civile entre les patriciens et la plèbe, dégageant des capacités militaires d'intervention «hors zone» grâce à la légion, véritable «usine à citoyens romains».

#### IV – L'arbre des batailles

La troisième partie de ce brillant décodage est consacrée à la bataille, – moments de la croissance, non-événements ou «coups d'arrêt – où s'affrontent les codes de deux sociétés. À partir de la critique des réductionnistes (Wright, Fuller) et en la situant par rapport à l'école historique des *Annales*, Alain Joxe intègre l'invention militaire et délimite neuf «performances» de l'armement associé à la tenue à distance qui sert de code général aux différents principes d'élaboration de toutes les armes : la procédure de destruction (pénétration, écrasement, enveloppement), l'allonge ou la portée, la mobilité, la précision de l'impact, la densité ou la cadence de tir, la technique du blindage, l'observation, le camouflage, la communication ou le brouillage.

Quant au processus de formation des armées en amont de la bataille, il passe par la filiation des modules de défense, types d'unité sociale provisoire ou permanente regroupés et organisés pour la guerre et par des moments modulaires (recrutement des régnicoles, des dépendants, des mercenaires ; incorporation locale, générale et expéditionnaire ; prise de commandement local, national et professionnel ; entraînement ; envoi en opération ; combat). Souvent oublié par les principaux stratèges français, le processus de formation des armées doit tenir compte des étagements institutionnalisés et des échelonnements (logistiques, militaires, décisionnelles).

Enfin, c'est l'exposition de l'ordre de bataille sachant que «le combattant se situe bien à l'interface de la société globale qu'il représente et pour laquelle

il se bat, et de l'individualisme le plus exacerbé du soldat fuyant la menace et la mort». Aussi, l'auteur illustre-t-il cette géométrie de la peur avec ses directions de panique à partir de batailles célèbres hoplitiques (Marathon, Pylos-Sphactérie, Déliou, Leuctres), impériales (Issos, Cannes) et contemporaines (le plan Schlieffen et la bataille de la Marne). Conquête territoriale (Alexandre le Grand, Pompée, César, Antoine, Auguste) et contrôle naval (bataille de Lépante,...) sont ensuite envisagés comme conséquences inéluctables de la victoire sur terre ou sur mer jusqu'à atteindre les extrémités du cycle impérial, la clôture des villes et l'édification des limes face au désordre extérieur. Ce moment de la fortification est alors un point d'équilibre ou un point catastrophique, celui d'où l'on peut penser le retour au désordre.

Finalement, le sens de cette enquête en histoire antique est de servir de point d'appui «pour une réflexion sur le pouvoir de la guerre contemporaine (...) visant à modifier ce qui peut être considéré comme pathologique dans le code actuel d'acquisition des armements et dans l'application de la science fondamentale à l'art de la destruction.

Les analogies existantes entre le passé et le présent pourraient nous aider à la «sortie du système de Yalta que nous vivons à l'aveuglette depuis 1989». À la conquête territoriale répond aujourd'hui le contrôle des compétences scientifico-technologiques pour la production comme pour la destruction. Reprenant certaines comparaisons audacieuses entre Marathon et la crise des missiles, la course aux armements Est-Ouest face à la bataille de Pylos-Sphactérie, Alain Joxe aboutit à l'idée que «tout se passe comme si rien n'avait ébranlé l'automatisme des cycles impériaux et que l'Europe, civilisation plurielle conquise par sa zone pionnière, l'Amérique, se trouve déjà à une étape classique de régression vers le désordre, à la fin d'un cycle déjà bien avancé».

Et de conclure à la nécessité d'un nouveau machiavélisme fondé sur l'éthique du Peuple et non celui du Prince, avec une paix devenue aujourd'hui pensable. L'agilité politique et militaire délocalisée doit pour recréer de l'ordre se mettre au service de la paix ou prévoir la croissance du chaos.

Tout à la fois révérence universitaire parisienne et boîte à outils indispensable à la compréhension du concept de guerre, cette somme, remarquable, aura eu pour seul tort d'occulter le poids de l'individu et de sa responsabilité individuelle dans le processus de mise en forme du conflit.

## V – De la stratégie américaine

Ouvrage collectif de l'observatoire de la stratégie des États-Unis à la Fondation pour les études de défense nationale, dont plus de la moitié fut rédigé par François Géré, *Les lauriers incertains* explore la machine stratégique américaine en évolution perpétuelle et veut répondre à trois préoccupations majeures : faire apparaître l'existence incontestable d'un objet contesté

qu'est la stratégie des États-Unis, donner un instantané de la situation de la puissance américaine à un moment fort de son histoire (guerre du Golfe, fin de la guerre froide) et offrir au lecteur l'état des travaux sur les États-Unis d'un groupe de recherche français. Ce qui, en cette matière anglo-saxonne, est suffisamment rare pour être souligné.

Si les États-Unis estiment ne pas avoir de stratégie au sens d'une abstraction, le malentendu viendrait de son rapport avec la matérialité des effets stratégiques. En vérité, une stratégie n'est pas une doctrine, un règlement, un manuel d'opération, mais, en revanche, il est difficile d'avoir une doctrine, si l'on n'a pas de stratégie. L'énoncé doctrinal est donc lui-même un acte stratégique et c'est effectivement au Président qu'il incombe de décider du moment, du lieu et de la formulation.

Et s'il y a eu des ajustements depuis quarante ans, la récente guerre du Golfe et la fin de la guerre froide devraient créer les conditions d'une nouvelle politique à partir de ce «vaste système intellectuel, administratif, politique et militaire où s'effectue le traitement des différents objets que doit saisir la stratégie pour connecter entre eux les moyens et les fins». Abordant successivement les fondements, la pensée stratégique, la technologie, l'atome, l'espace et le budget, le plan d'analyse poursuit sur la manœuvre, voulue ou subie et termine sur les développements prévisibles face à l'Europe, au Japon et au monde.

Pour Raymond Manicacci, il y a des difficultés d'interpréter et de comprendre la stratégie américaine avec ces tendances contradictoires, «tension chronique de l'Amérique entre sa volonté affirmée d'instaurer la paix et l'harmonie dans le monde et sa tendance instinctive à éliminer les obstacles par la force».

Malgré tout, les États-Unis veulent influencer par une stratégie des petits pas, de l'incrémentation, pour un leadership sans hégémonie. Pour certains observateurs, les États-Unis n'ont pas le sens géopolitique, ni de culture historique et peu de propension à penser en termes stratégiques. Washington ne considère pas le long terme, il agit ici et maintenant.

Reste qu'une dynamique de conflit entre pouvoir exécutif et pouvoir législatif a dominé la formulation et la conduite de la politique étrangère et de la stratégie. De fait, les circonstances internationales ont contribué à organiser une présidence soutenue par un grand nombre de comités d'experts alors que le Congrès et la Cour suprême se dotaient d'organismes susceptibles de répondre aux argumentaires de la Maison-Blanche et du Pentagone.

Depuis 1945, chaque élément relevant des relations internationales se trouve placé obsessionnellement dans le cadre de la sécurité nationale (National Security Act) mais où le partage du pouvoir entre le Président et le Congrès n'en demeure pas moins un art difficile. La «*War Power Resolution*» en 1973 et la loi *Gramm-Rudman-Holling* de 1987 sont là pour nous le rappeler.

## VI – L'influence des «restaurateurs»

Aux États-Unis, il y aurait eu volonté de renouer avec l'étude de la stratégie générale grâce à deux figures de proue du mouvement que sont Colin Gray et Edward Luttwak. Leur objectif était de restaurer la stratégie contre les événements introduits par les stratèges entre la période 1956 et 1966 avec la suprématie de l'arme nucléaire et la dissuasion. Ces restaurateurs voulaient surmonter la rupture nucléaire en réactualisant le concept de victoire tout en réduisant le flux de pensée (et de pouvoir) issu de l'*arms control* ; avec pour objectif final la restauration d'une authenticité stratégique supposée dévoyée en s'appuyant sur les disciplines traditionnelles qui servent et expriment la stratégie.

Mais si Colin Gray critique la dissuasion existentielle proposée par Mc George Bundy en estimant qu'il faut plutôt mettre en place une puissante capacité de limitation des dommages – une guerre nucléaire pouvant dès lors être victorieuse – en réalité, aujourd'hui la victoire est finalement politique avec la chute du communisme en URSS.

En soutenant aussi que l'*arms control* n'a aucune utilité et n'a eu, à ce jour, d'effets que pervers, Gray estimait avec Wohlstetter que les États-Unis ne sont pas responsables du processus de course aux armements et que ce ne sont pas les armes qui décident de la guerre mais les responsables politiques.

Les stratèges restaurateurs ont critiqué le principe de stabilité stratégique fait d'une première frappe opérante réciproque et l'existence de forces de représailles invulnérables ; pilier central de la théorie stratégique moderne et de la dissuasion stable.

Critiquant la régulation des armements alors que la stratégie ne connaît que des états d'équilibre temporaires – «la stratégie est tour d'écrou sans cran d'arrêt» – le courant réformateur a contesté les planificateurs et les stratèges scientifiques civils dont le penchant technologique fut sanctionné finalement par les échecs du Vietnam et du Liban. Il faut impérativement retrouver les racines de l'art stratégique grâce à l'enseignement des disciplines de base (histoire, géographie, géopolitique) et l'affirmation de la culture et du style national. Cependant, pour François Géré, «cette démarche qu'il considère comme salutaire ne doit pas pour autant ignorer l'unité dialectique entre action et dissuasion (...) dans la mesure où la tradition américaine est restée jusqu'à une date récente purement jominienne, c'est-à-dire enfermée dans un académisme scientiste qui de la guerre ne voit que les principes napoléoniens schématisés à l'extrême et réduits à une cohérence artificielle qui ne doit plus rien de la réalité».

Les aspects technologiques sont ensuite abordés dans cet ouvrage collectif avec la présentation d'une étude de cas sur le missile de croisière dont le rôle tactique et le rôle stratégique ont tendance à s'interpénétrer. Arme de réserve hors SIOP dans un rôle de «*war termination*», arme de première frappe



par sa discrétion, arme dangereuse car elle défie le recensement, le contrôle et la vérification, arme déstabilisante, le missile de croisière fut l'exemple même du système technologique disponible avant que ne soit fixé tel ou tel but stratégique.

Écrit avant l'annonce des mesures de désarmement du président Bush en octobre 1991, l'auteur prévoit néanmoins la suppression des SLCM nucléaires afin de libérer la mer d'un facteur de contrainte néfaste pour la conduite des opérations navales de la grande puissance maritime mondiale.

Mais comment s'élabore la doctrine et la stratégie nucléaire aux États-Unis ? Pour Géré, «en quarante-cinq années de débats et de recherches, il semble que seule puisse prétendre licitement au titre de doctrine la présentation des représailles massives de Foster Dulles en janvier 1954». «Ni la réponse flexible, ni la MAD, ni sa révision reaganienne ne saurait prétendre à se hausser au rang de doctrine stratégique nucléaire». Quant à la doctrine Carter PD-59, il s'agirait en apparence d'une mutation radicale de la stratégie, née de cette conviction que les Soviétiques se préparent à une guerre nucléaire prolongée victorieuse mais, en réalité, c'est le moment où la planification américaine des cibles nucléaires parvient à occuper le devant de la scène sans pouvoir prétendre à se hisser au rang de doctrine stratégique.

En réalité, plusieurs niveaux d'élaboration du savoir et de la formulation de déclarations stratégiques cohabitent aux États-Unis. Il n'y a pas de synthèse mais juxtaposition de déclarations provenant du secteur intellectuel, militaire, technologique et politique. Quant aux tendances sur lesquelles devraient se fonder les déclarations doctrinales à venir, elles seraient liées à la renonciation d'une stratégie fondée sur l'association de capacités offensives et défensives, à la mise en place d'une dissuasion minimale refusant l'idée de guerre nucléaire prolongée victorieuse. Il sera essentiel de développer la capacité satellitaire et les armes de troisième génération, tout en adoptant une limitation des dommages en accord avec l'ex-URSS pour la mise en place d'un réseau anti-balistique minimal de types GPALS.

Cependant, la vitesse de l'évolution à l'Est est telle que les États-Unis engagent aujourd'hui une approche politico-stratégique en retrouvant les accents de Truman et Marshall, tout en sachant que dans «un système désormais oligopolaire et à un niveau de tension inférieur acceptant davantage de coopération», il reste toujours un Grand nucléaire et spatial capable de détruire les États-Unis».

Dans une troisième partie, les auteurs traitent du partage stratégique avec l'inextricable imbroglio euro-américain et nippo-américain en matière de sécurité et où sont posées les questions fondamentales suivantes : «L'Europe se sent-elle assez sûre d'elle-même, chaque État assez confiant en son voisin, pour se passer de la protection américaine ? Sous quelles formes les États-Unis entendent-ils rester une puissance européenne ? Et est-il rationnellement envisageable d'entrer en compétition avec la puissance américaine ?

Et de conclure qu'au moment où l'ex-URSS ne dispose plus de moyens pour soutenir la compétition et où il n'existe plus d'Empire du Mal à combattre, ni de croisade à mener, les États-Unis finissent par être le vainqueur fourbu, alors que l'économie surclasse la force des armes dans l'évaluation de la puissance d'une nation.

Puissance du flux, les États-Unis se doivent d'éviter l'isolement et le statu quo. Mais si pour les auteurs, il n'existe pas aujourd'hui, de par le monde, un État qui soit en mesure de réaliser une combinaison de puissance économique et puissance militaire à un niveau comparable, les États-Unis ne disposent plus en réalité de l'assise financière requise pour être l'omniprésent gendarme du monde. D'autres acteurs sont manifestement déjà en voie d'entrer en concurrence.

## VII – Le poids nucléaire en Europe

Co-édité par Vilho Harle et Pekka Sivonen du *Tampere Peace Research Institute* en Finlande, «Nuclear Weapons in a Changing Europe» aborde toutes les questions relatives à la présence des armes nucléaires en Europe. Successivement sont analysés les fonctions militaires et politiques des armes nucléaires françaises, britanniques et américaines en Europe occidentale et pour le Pacte de Varsovie, les conséquences du désarmement nucléaire, la place des armes nucléaires tactiques et le concept de dissuasion minimale élargie, la fonction politique du missile TASM ainsi que la place des armes nucléaires dans la perspective du désarmement nucléaire des années 90. Pour les auteurs, il apparaît évident que pour que le désarmement soit effectif, il doit incorporer la suppression du système mais également son démantèlement qui devra être vérifiable. De plus, si comme supposé l'objet du désarmement nucléaire est d'éviter les effets immédiats et différés de la guerre nucléaire sur les populations civiles, le terme «désarmement nucléaire» doit être élargi à la problématique des réacteurs nucléaires et des usines chimiques à partir desquels les fuites peuvent avoir des effets désastreux sur l'être humain et l'écosystème.

Plusieurs options sont possibles. L'Europe peut accepter un désarmement nucléaire total ; elle peut désarmer nucléairement tout en sanctionnant des coupures substantielles dans le domaine conventionnel ; elle peut déclarer unilatéralement une zone «libre de nucléaire» de l'Atlantique à l'Oural. Reste qu'il semble improbable que les puissances nucléaires de l'OTAN acceptent une Europe dénucléarisée de type pré-1945.

Cependant, les changements Est-Ouest devraient avoir des conséquences sur le domaine de la sécurité. D'autres menaces – terrorisme, agitations nationalistes, conflits ethniques – exigent une structure nouvelle de sécurité qui doit mettre en avant une plus grande mobilité et des armements plus légers

adaptés aux conflits de moindre intensité. La sécurité en dehors de la zone OTAN exigera l'apport de petites forces de déploiement rapide.

Pour les chercheurs de *Tampere*, la structure militaire construite depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale est complètement inappropriée pour faire face à ces nouveaux défis. Et s'il n'est pas encore possible de préciser quelles forces seront requises face aux nouvelles menaces, il apparaît évident que les armes nucléaires ne devraient plus jouer un rôle dominant en Europe. Et d'énumérer quatre arguments renforçant ce constat : le rôle nucléaire central de l'Allemagne remis en cause par la réunification, la fin de la guerre froide et la démocratisation dans les pays de l'Est, la déstructuration des grands pactes militaires auxquels étaient associées la légitimité des armes nucléaires américaines et soviétiques, la montée en puissance de l'UEO et de la CSCE engageant un nouveau débat sur le concept de dissuasion minimale.

Reste que l'absence d'un rôle pour les armes nucléaires en Europe ne signifie pas pour autant qu'elles peuvent être automatiquement délégitimées. Cela n'implique donc pas nécessairement une Europe libérée des systèmes nucléaires, les auteurs estimant que la plus grande menace pour l'Europe pourrait apparaître par le Sud, particulièrement aux frontières de la Turquie.

Si les armes nucléaires sont des armes à fonction politique, la situation géopolitique en Europe permet néanmoins une diminution des stocks américains de manière unilatérale, les auteurs estimant indispensable l'inclusion des armes nucléaires françaises et britanniques dans un éventuel dialogue sur le désarmement.

Si les contributions à cet ouvrage font la synthèse des problèmes spécifiques à l'arme nucléaire au tout début des années 90, les bouleversements stupéfiants du paysage politico-militaire sur le Vieux Continent ces derniers mois ont rendu en partie obsolètes les données et les perspectives émises par *Tampere*.